

Le trent-et-un

Autor(en): **Monnier, Ph.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 52

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224286>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :

Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



TSALANDE, TSALANDE !

TSALANDE l'è revegnâ. Eh bin ! tant mi. On âme adî lo revêre clli vilhio Tsalande avoué son bounet de nâ, sè groche metanne, son broussetout, lo mouleton per dessus, sè choquo à borte et lo bayadère avau lo cotson. L'è dinse que l'îre dein noutron dzouveno teimps. Ora, l'è su que lè z'affère tsandant et que Tsalande sè met à la novalla mouâda. Cossè sè pào, n'è-te pas veré ? L'è pao-t'ître po cein que lè z'annâ-e valiant pe rein. Noutrè vilhio, que l'avant tant fé de remarque, pouâvant no dere tot cein que l'allâve sè passâ, rein que de vère arrevâ Tsalande.

Faillâi po coumeinçî que fasse fraî :

*A Tsalande lè mousselson,
A Pâquie lè gliêçon.*

âo bin :

*Se Tsalande a son pignon (toit dégarni)
Pâquie vint avoué son teson.*

Noutron menistre, lî qu'è on tot fin po débliottâ lo biau leingâdzo, mâ que sâ pas lo patois, dit dinse :

*A Noël au balcon,
A Pâques au tison.*

âo bin :

*A Noël si tu prends le soleil,
A Pâques, tu te gèles Porteil.*

Po que l'an sâi pas trâo crouïo, faut que fasse fraî :

*A Tsalande, quand lo dzâivro (givre) trosse
lè brantsè dâi z'âbro, l'è signe d'onna pêtâie
de fruit l'an d'aprî,*

que desâi ma mère-grand, tandu que l'oncllio Frédéric repondâi :

*De Tsalande, se nâ (neige) lo leindèman,
Lè tsamp sant tserdzi de bon gran.*

Et pu, principalameint, sè faut tsouyî la lena. Noutron régent no lo desâi dza :

*Noël passé sans lune,
Année peu commune.
Mais, s'il a été éclairé,
Beaucoup de paille, peu de blé.*

Tsalande, l'è la né que lo petit bouïbo que no redzoïe adî l'è vegniâ âo mondo. Dèvessâi pas lâi fère clliâ dein clli l'ètrâbllio. L'è por cein que lo revî dit :

*Claire nuit de Noël,
Claires javelles.*

*Clair de lune à Noël enchante,
Mais clair dans les champs l'année suivante.*

Et stisse, n'è-te pas la misère que no prîdze :

*Quand lo teimps à Tsalande è clliâ,
Veindz ton bâo, atsîte dâo bllîâ.*

Lo menistre dit lo mîmo affère, mâ dinse :

*A Noël la lune en son plein,
Vendz ta jument pour acheter du pain.*

L'è adî dâo mîmo. La lena à Tsalande l'è crouïo renom :

Tsalande ein lena

Su trâi fâie n'èin reste qu'iena

Mâ faut pas que plliâove sein quie, gâ !

A Tsalande se l'è plliu :

Grenâ et bosset vouâisu (vides).

Heureusement que n'è pas on delon sti an, ça sarâi onna pedhî :

*Quand Tsalande è per on delon
Ci qu'a doû bâo qu'èin veinde ion.*

Vo vâide prâo ! Assèin

*Se Tsalande l'è on delon
Tot va à recouïon.*

Lè z'affère vant dza prâo à recouïon dinse et vo cozo pas d'allâ quen et leu. Mâ vo sohîto à ti on galé Tsalande, à to: lo paï.

Dinse sâi-te !

Marc à Louis.

Compliment douteux. — Ne croyez-vous pas, monsieur, que les hommes mariés vivent plus longtemps que les célibataires ?

— Non Madame, je crois que le temps leur semble plus long.

IRONIE !



QUAND la fortune tombe entre de bonnes mains, qui savent en faire un judicieux emploi, elle devient une source de grâces et de lumineux bienfaits qui fait aimer et estimer ceux qui la possèdent. J'ai toujours regretté de n'être pas excessivement riche, parce que j'ai rencontré, dans le cours de mon existence, mille circonstances où un peu d'argent donné à propos eût sauvé une vie en péril, rendu le courage à un désespéré, fait luire un rayon de joie dans une destinée ingrate et déshéritée.

J'ai toujours regretté de ne pas être l'homme le plus riche du monde, afin de pouvoir travailler à être l'homme le plus aimé. Je suis persuadé que la fortune rend meilleur, plus doux, plus humain.

Et j'en ai la preuve encore ce matin en lisant dans mon journal que miss Maud Cain, qui vient d'expirer à Saint-Gabriel, en Californie, a laissé en mourant, à son chat favori, l'angora Mitzi, une luxueuse maison d'une valeur de 800.000 francs et un fonds destiné à son entretien, équivalant à 500.000 fr. Des dispositions spéciales avaient été arrêtées en outre par la testatrice, qui avait pris soin d'engager pour Mitzi les services d'une gouvernante.

La société protectrice des animaux écrira en lettres majuscules le nom de miss Cain sur son livre d'or ; elle lui élèvera une statue ; elle fera de la maîtresse de Mitzi l'objet d'un culte pour tous les amis des bêtes et ce sera justice. Après la mort de sa bienfaitrice, Mitzi a été le chat le plus riche du monde, mais il n'a plus eu une caresse et il est mort bientôt de tristesse et d'en-nui.

Il me semble cependant que la vieille fille eût été davantage digne de respect, d'admiration et d'affection si elle eût laissé maison et fonds à des orphelins, à des enfants abandonnés ou simplement à des chômeurs, en leur recommandant, en souvenir d'elle, et en échange de ses libéralités, d'avoir soin de son petit Mitzi, ce gentil chat, qui avait été le compagnon fidèle et doux de son existence solitaire, et qui n'eût pas manqué d'amis.

Prosper.

POUR LA JUPE LONGUE

*Donc, la femme étant philosophe,
Nous fait désormais la leçon.
Et, montrant qu'elle a de l'étoffe,
Prêche la baisse... à sa façon.*

*Nulle à présent ne s'y dérobe ;
Et s'il faut plaider en ce cas,
De cette éloquence... de robe,
Louons les brillants avocats.*

*Tandis que, navré, l'époux songe
Aux tissus, dont il sait le prix,
Le jupon féminin s'allonge
Et moins que le nez des maris.*

*Car nous craignons, en fin de compte,
Devant les chiffres grimaçants,
Que le prix d'un jupon, ne monte
D'autant que sa « façon » descend.*

*Alors, à chaque heure qui sonne,
Nous crions à tous les tailleurs
Que nous la voulons courte et bonne...
Comme sa facture, d'ailleurs !*

Pierre Manaut.

Définitions amusantes. — Agréable: Le bien qu'on dit de nous, mais surtout le mal qu'on dit des autres.

Ami: Bâton qui se casse quand on s'appuie dessus.

Bêtise: Maladie dont on ne souffre jamais.

Bienfait: Semence très rare qui produit une fleur appelée ingratitude.

Cor: Objet toujours ennuyeux, soit à notre pied, soit dans la bouche d'un autre.

Dos: Derrière du ventre; c'est pour cela qu'on dit: mettre ses mains derrière le dos pour dire qu'on ne les met pas sur le ventre.

Dot: La plus belle qualité d'une femme. C'est aussi la sauce qui relève le poisson.

Ecouter: Politesse que nous faisons souvent aux autres, mais qu'il ne nous rendent pas souvent.

Et cætera: Le meilleur des discours et l'écrêt le plus apprécié, souvent.

Voilà pourquoi j'arrête cette citation.

LE TRENTE-ET-UN



AUSSI bien, cette année encore, j'ai commémoré la fête du Trente-et-un comme je l'ai toujours commémorée depuis les temps anciens où je naquis au monde. Dans l'aube grise, j'ai écouté le bruit du même canon qui me réveillait petit garçon. J'ai recueilli les éclats joyeux de la diane matinale qui mettait des treblements aux vitres et des faces aux fenêtres. J'ai regardé les beaux jeunes hommes suspendre leur guirlande enrubannée et fleurie contre le mur décoré. J'ai monté à St-Pierre, où j'eus la satisfaction de constater que l'église était passablement remplie et où tous ensemble nous avons chanté en chœur un peu de Théodore de Bèze. La vieille cathédrale m'a paru plus actuelle, plus vénérable que jamais.

Hélas ! seul maintenant, non plus avec mon père qui me conduisait par la main, non plus avec mon fils que je conduisais par la main, j'ai fait mon tour ordinaire des Rues-Basses. Je me suis rappelé tous ces anniversaires lointains, reculés, comme poétisés par la distance, qui jalonnent de leurs souvenirs fidèles la longue avenue de ma vie. Avec un soupir, je me suis demandé si j'en verrai encore un autre. Avec un sourire, je me suis rapproché des enfants aux yeux écarquillés et aux minois rougis par le froid

qui en verront encore beaucoup. Pénétré d'une émotion reconnaissante, j'ai avisé dans la rue quelques-uns de ceux aux côtés desquels j'ai grandi, j'ai vécu, j'ai vieilli, et que depuis tant d'années, à pareille date, je rencontre; bien rares désormais, nous pouvons nous compter sur les doigts; avec l'âge, nous avons pris l'habitude de nous ôter notre chapeau; le plaisir que nous avons à nous saluer, et à saluer en nous tout ce que nous représentons, est d'autant véritable. Il faisait une frileuse après-midi de lumière grise et blonde; des orgues de Barbarie promenaient leur musique, dont les sons plaintifs et monotones, coutumiers de cette époque, rappelaient le chant des nourrices au berceau des nouveau-nés; des écorces d'orange traînaient par terre; d'alertes jeunes femmes se lançaient des serpents du sein des voitures dorées qui décorent les carrousels; devant les cinématographes, les figures de cire, les théâtres de nouveautés, des pitres faisaient leur culbute: j'ai assisté à ces divertissements. Je me suis mêlé à la foule, aux inconnus, aux anonymes, qui, autour de moi, travaillent, souffrent, luttent, aiment, qui respirent le même air que je respire, à qui les horloges sonnent les mêmes heures que je vis, et j'ai bien senti qu'eux et moi nous formions une seule et même famille serrée sous le même étroit coin de terre. Qu'importe tout ce qui nous sépare? Je ne veux penser qu'à ce qui nous unit, au voisinage de nos maisons et de nos vies, à l'horizon qui nous mesure une identique part du ciel, au commun cimetière qui nous attend et où nous irons dormir l'éternité côte à côte après avoir côte à côte existé. Un bref espace de route nous reste à accomplir ensemble: hé! sachons nous le rendre plus uni par un esprit meilleur d'aménité et de support réciproques. Dans un subtil élan de bienfaisante tendresse pour mes concitoyens, j'eusse voulu les étreindre contre mon cœur.

*

Maintenant me voici rentré chez moi. La nuit est venue. La lampe luit. La bûche flambe. Je suis assis dans la vieille bergère de mes parents. Je suis entouré des humbles et pieuses reliques que j'ai glanées le long de l'existence et qui font une triste et douce compagnie à ma vieillesse et à ma solitude. Je remue des souvenirs et des cendres. Je descends dans ma conscience. Je perçois comme un bruit d'éternité qui passe. Sur le blanc cadran de ma pendule usée, les aiguilles courent légères. Les cloches de la cathédrale vont sonner. Plus que quelques secondes, et cette année aura vécu.

*

Les cloches se sont ébranlées. Elles sonnent à toutes volées. Plus haut que nos rumeurs et que nos pensées, elles sonnent dans le ciel et dans la nuit. Elles marquent la fuite du temps irréparable et elles marquent la gravité de l'heure qui s'écoule, heure qui n'est pas plus solennelle, qui n'est pas plus décisive que toutes les autres heures qu'au cours de cette année nous avons vécues, mais dont pour une fois nous recueillons la gravité. Les mirlitons se sont tus. Les carrousels ont fait silence. Les préoccupations humaines qui nous conduisent ou nous emportent se sont arrêtées dans nos cœurs. Les cloches qui avertissent et qui réunissent chantent dans la nuit.

D'abord tristes comme un glas, elles pleurent. Elles disent tout ce qui est mort de nous, en nous, durant cette nouvelle étape accomplie. Elles disent nos rêves stériles, nos efforts avortés, notre impuissance avérée, la brièveté douloureusement précieuse du moment, et que tout ce qui a été a été, et que rien de ce qui n'est plus ne sera, et que le terme fatal où s'élance notre transport s'est rapproché d'un terme. Elles disent le passé, le passé immobile, le passé immuable, dont notre bonne volonté la meilleure ne pourra plus changer la moindre lettre inscrite.

En cadences sourdes et voilées, en coups profonds et étouffés, elles disent ces choses.

Mais soudain, sur la cime, les cloches se sont faites plus joyeuses. Leurs sonneries se précipitent. Leur carillon redouble. Elles disent encore, les cloches, que, si tout finit, tout commence, et

que, si tout trépassé, tout renaît. Elles proclament l'oubli nécessaire, l'activité incessante, la rédemption possible et promise, et qu'il ne faut s'arrêter au remords que le temps d'y cueillir une énergie nouvelle, et qu'il ne faut demander au regret que la possibilité d'un espoir. Elles annoncent l'avenir qui s'initie, la page immaculée qui s'entr'ouvre, le blé qui germe dans la terre, les âmes qui s'élaborent dans l'inconscient, tout ce domaine qui nous est fermé, mais qui appelle et commande notre œuvre.

Dieu, protège mon pays!

(*Causeries genevoises.*) P. Monnier.

Géographie pratique. — Jean reçoit au dessert le plus petit morceau de la tarte qu'on vient d'apporter. Alors Jean, qui est fort en géographie, dit à son père:

— Peux-tu me dire pourquoi mon morceau de tarte ressemble à l'Europe?

— Certes non!

— Eh bien! parce que l'Europe est la plus petite des cinq parties du monde!

SOUVENIRS D'UN JOURNALISTE

MONSIEUR Félix Bonjour, l'ancien et distingué rédacteur à *La Revue*, a publié dans ce journal ses souvenirs de journaliste. Ses articles suscitèrent un très grand intérêt. D'une semaine à l'autre, on attendait la suite avec impatience. Leur ton général, l'impartialité, la pondération, la sérénité tranchaient avec ceux des journaux politiques. Le recul des années avait auréolé les événements dont furent témoins, dans leur jeunesse, les « plus de cinquante ans » actuels. Ils y retrouvaient des souvenirs personnels. On vibrat avec l'auteur qui savaient si bien les évoquer. Les lecteurs plus jeunes pénétraient eux aussi dans l'atmosphère que les pères avaient respirée. Ils s'en imprégnèrent, la respirait à leur tour. Ils vivaient l'histoire politique d'un demi-siècle, racontée comme ne pouvaient le faire les journaux de l'époque dans la flamme des passions et l'exacerbation des susceptibilités: le jugement en est faussé.

Ces articles, M. Bonjour vient de les grouper dans un ou plutôt dans deux volumes: le premier comprend les années 1878 à 1903; l'autre, celles de 1903 à 1917.

On ne pourra pas décrire la vie politique de notre canton sans les consulter. La simple énumération de quelques chapitres est évocatrice. Jugez-en:

Le compromis du Gothard. Louis Ruchonnet. Le Narbellisme. La Révision cantonale de 1885. La création de la Régie des alcools. Le legs de Rumine et Eugène Rambert. Le palais fédéral de Montbenon. Réfugiés et droit d'asile. Loi fédérale sur la poursuite pour dettes. Fusion et Simplon. La fondation de l'Université. Les affaires tessinoises. Le cyclone de la Vallée. Eugène Ruffy. Le philosophe Secretan. Autour des zones franches. Aloys Fauquex. Les fêtes du centenaire de 1903. Le Simplon est percé. L'interdiction de l'absinthe. Marc Ruchet. Edouard Rod. L'état d'esprit en 1914. L'élection du général. Les pleins pouvoirs. L'affaire des colonels; celle des trains, du drapeau allemand, etc.

Ces pages sont palpitantes d'intérêt et de vie. Nous avons éprouvé à les relire un très vif plaisir. Ce n'est pas sans émotion également que nous y avons trouvé les lignes que l'auteur consacre à notre ami regretté, rédacteur du *Conteur Vaudois* pendant de nombreuses années, Victor Favrat. Les voici:

« Je ne pense pas sans tristesse à ce collègue à l'âme si foncièrement vaudoise et suisse, au talent littéraire d'une si franche saveur de terroir, qui, modeste comme l'avait été son père, l'écrivain et botaniste Louis Favrat, accomplit pendant tant d'années à côté de nous sa besogne quotidienne de rédacteur ou de reporter. Homme heureux à qui suffisaient ses affections de famille, une course dans les bois du Jorat, une excursion dans la Suisse alpestre, une soirée passée avec ses intimes à deviser, le grandson à la bouche, autour d'une bouteille de bon vin vaudois, étranger à toute ambition, sauf peut-être

à celle d'écrire un joli article pour la *Revue* ou le *Conteur Vaudois*. »

Les *Souvenirs d'un journaliste*¹, œuvre lumineuse, pleine de charme, exempte d'apologie, tel est le volume, orné de nombreux portraits, que publie aujourd'hui la maison Payot. Nous lui souhaitons de nombreux lecteurs. M. à L.

Félix Bonjour. *Souvenirs d'un journaliste*. Deux volumes brochés, fr. 8.— Payot et Cie, Lausanne.

THEATRE VAUDOIS. — Fidèle à sa tradition, l'excellente troupe du Théâtre Vaudois — dont la réputation est solidement établie dans toute la Suisse depuis dix-huit ans — jouera à Lausanne pendant les fêtes du Nouvel-An. Elle donnera, dans la Grande Salle de la Maison du Peuple, les vendredis 1er, samedi 2 et dimanche 3 janvier (trois matinées à 15 h. et trois soirées à 20 h. 30) six représentations du plus reluisant succès de tout son répertoire: « *Rapiats!* », comédie villageoise en 4 actes qui passe pour la meilleure de M. Marius Chamot. — Tenant compte de la crise actuelle, les prix des places ont été sensiblement réduits. On peut retenir ses places à l'avance au magasin de musique Fotisch frères, rue de Bourg, par correspondance ou par téléphone (No 23.045) en envoyant les fonds par mandat postal. Il ne sera pas adressé de billets contre remboursement.

MON CARNET

Je connais une jeune fille qui, avant de se marier, a exigé que son mari assurât sa vie pour cent mille francs. Sans doute, elle s'est dit que son mari mourra avant elle, et que cent mille francs l'aideront à se remarier facilement.

—o—

Vous voulez être ce soir aussi belle que possible, madame, et vous hésitez entre deux robes. Eh bien, essayez-les toutes les deux devant votre meilleure amie, demandez-lui laquelle elle mettrait à votre place, et mettez l'autre.

—o—

Quand le pasteur de *** est à court d'argent, — ce qui lui arrive assez fréquemment, — il porte sa montre au mont-de-piété, et, le dimanche suivant, il prêche pendant une heure et demie. Ses paroissiens savent ce que cela veut dire et s'empressent de dégager la montre.

—o—

Voulez-vous savoir s'il y a quelques chances que M. X... et Mlle Y... fassent bon ménage? — Sachez seulement si M. X... attend patiemment quand le dîner est en retard, et si Mlle Y... est habillée quand le dîner est prêt.

—o—

Le malheur nous frappe durement, le bonheur nous caresse à peine.

Le malheur: — mort d'une mère, d'un enfant; la ruine et le désespoir; toutes choses dont le souvenir est durable et cuisant.

Le bonheur: — un sourire ou un baiser; un succès d'un jour; toutes choses dont le souvenir passe vite et ne reconforte pas.

—o—

Deux médecins sont en consultation auprès d'un malade.

— C'est le foie qui est atteint, dit l'un d'eux.

— Eh non c'est le cœur, riposte l'autre.

— C'est le foie!

— C'est le cœur!

— Vous verrez demain, quand notre client sera mort et que nous en ferons l'autopsie.

—o—

L'époque la plus heureuse de la vie d'une femme est celle où elle s'occupe de son trousseau de mariée.

—o—

Voulez-vous savoir si un tel est vraiment votre ami? Demandez-lui par téléphone de vous prêter cent francs: il vous répondra probablement qu'il n'entend pas.

Au Tribunal. — L'accusé. — Oui, j'ai bousculé monsieur, parce qu'il me regardait de travers et qu'il persistait à me regarder de la sorte.

Le juge au plaignant. — Est-ce vrai?

Le plaignant. — Oui, M. le juge, mais je ne pouvais pas faire autrement.

Le juge. — On peut toujours, quand on veut, ne pas regarder les gens d'une manière offensante.

Le plaignant. — Pas toujours...

Le juge. — Allons donc!

Le plaignant. — M. le juge, je louche.

Une dernière conversation. — On parle d'un bavard incorrigible:

— Lui! fait un ami; mais quand il sera dans le corbillard, il trouvera encore moyen de causer avec le cocher.